

ARCHÉOSF et PUBLIE.NET

présentent

DEMAIN, LES RÉVOLUTIONS !

*Utopies & Anticipations
révolutionnaires*



Anthologie présentée par
PHILIPPE ÉTHUIN



SOMMAIRE

PHILIPPE ETHUIN <i>Présentation</i>	9
LOUIS DESNOYERS <i>Paris révolutionné, 1834</i> Réformateur et utopiste	17
BARTHÉLÉMY ENFANTIN <i>Mémoires d'un industriel de l'an 2240, vers 1838</i> Saint-simonien	53
VICTOR HENNEQUIN <i>Scènes phalantériennes, 1850-1852</i> Phalanstérien	101
PASCHAL GROUSSET <i>Le rêve d'un irréconciliable, 1869</i> Socialiste	123
LOUISE MICHEL <i>L'Ère nouvelle, 1887</i> Socialiste libertaire	153
OLIVIER SOUËTRE <i>La cité de l'égalité, 1892</i> Anarchiste	177
ÉMILE POUGET <i>Que nous réserve la révolution de demain ?, 1909</i> Anarcho-syndicaliste	227

Présentation

PHILIPPE ÉTHUIN



DEMAIN, LES RÉVOLUTIONS !

Les utopies sont les songes de la raison.

OCTAVIO PAZ

Au XIX^e siècle se succèdent les régimes politiques et les révolutions : Les Trois Glorieuses de 1830, la Révolution de 1848, la Commune de 1871. À la suite de la Révolution française, émergent des idéologies qui vont du traditionalisme contre-révolutionnaire à l'anarchisme en passant par le nationalisme, le libéralisme et toutes les formes de socialisme.

Dès les années 1820 se structure un socialisme volontiers utopique, proprement français, avec des théoriciens comme Saint-Simon, Pierre Leroux (véritable introducteur du mot *socialisme* en France), Charles Fourier, Louis Blanc, Etienne Cabet, Auguste Blanqui¹, Pierre-Joseph Proudhon, Paul Lafargue², Jules Guesde, Jean Jaurès...

De multiples courants sont fondés et certains tentent de mettre en application leurs théories : c'est le cas des phalanges, inspirés par Charles Fourier, dès 1832 avec la Colonie à Condé-sur-Vesgre (qui existe toujours), puis les expériences lancées aux États-Unis (Brook Farm près de Boston en 1840, Red Bank dans le New Jersey en 1843, « La Réunion » au Texas fondée en 1855 par Victor Considérant, etc.), et le plus célèbre : le

1 Gustave Geoffroy, *Blanqui l'enfermé*, éditions Publie.net, 2011

2 Paul Lafargue, *Le Droit à la paresse*, éditions Publie.net, 2011.



Familistère de Guise, créé par l'industriel Jean-Baptiste André Godin en 1880, et qui a perduré jusqu'en 1968.

Du côté d'Étienne Cabet, qui se définit comme communiste, c'est aussi aux États-Unis que des tentatives sont lancées à partir de 1847 pour fonder des communautés communistes chrétiennes connues sous le nom d'Icarie³.

Si les tentatives de mise en application concrète se soldent le plus souvent par des échecs, nombre de théoriciens vont utiliser la fiction et plus particulièrement l'anticipation pour présenter leur projet de société idéale.

Ils se situent dans le sillage de Louis-Sébastien Mercier⁴ et de *L'An deux mille quatre cent quarante, Rêve s'il en fût jamais* (1771), qui est la première utopie des Lumières à se situer dans l'avenir, un avenir non seulement souhaitable mais aussi, selon l'auteur, réalisable. Il ne s'agit plus seulement de rejeter dans un ailleurs indéterminé, détaché de tout ancrage géographique et temporel, une cité idéale et rêvée, mais de projeter dans un avenir plus ou moins proche les réformes envisagées et d'en montrer les bénéfices par le truchement du récit.

Louis Desnoyers (1802-1868), connu pour deux ouvrages pour la jeunesse (*Les aventures de Jean-Paul Choppart*, 1834 et *Aventures de Robert-Robert et de son ami Toussaint Lavenette*, 1839), était un journaliste, souvent engagé, – en 1828 ses premiers articles furent d'ailleurs écartés car jugés trop subversifs – et écrivain, fondateur de la Société des gens de lettres en 1837. Il collabora notamment au *Charivari*, journal satirique d'opposition républicaine sous la Monarchie de Juillet. Il imagine en

3 Étienne Cabet, *Voyage en Icarie*, 1840.

4 Louis-Sébastien Mercier, « Que deviendra Paris », in *Les Ruines de Paris*, collection ArchéoSF, éditions Publie.net, 2015.



1833 un « Paris révolutionné » qui prophétise la Révolution de 1848 mais aussi une réforme profonde des caractères et de la société.

Barthélémy Infantin (1796-1864) était l'un des chefs de file du mouvement saint-simonien qui repose sur le principe de l'association et se désigne comme un « Nouveau Christianisme ». Il fonde, avec d'autres héritiers du saint-simonisme, une communauté rue Ménéilmontant (1829-1832) qui dégénère en une sorte de secte. Barthélémy Infantin, qui se fait appeler Père Infantin, croit être un descendant de Saint Paul ! Dans *Mémoires d'un industriel de l'an 2240*, publié à titre posthume en 1865, il expose sa doctrine pour l'avènement d'une société idéale sous la forme d'une anticipation qui se déroule dans un avenir lointain.

Victor Hennequin (1816-1854) appartient au mouvement fouriériste et est un phalanstérien convaincu. Il propose dans *L'Almanach phalanstérien* pour 1850 et pour 1852 deux épisodes d'une anticipation⁵ pour la jeunesse illustrant la vie dans un phalanstère de l'avenir. Les enfants, qui n'ont connu que la vie paisible, travailleuse, joyeuse et prospère de la phalange sont fort étonnés de découvrir, par la voix d'un vieillard, le passé, c'est-à-dire le présent du lecteur de l'époque, et fort heureux de vivre dans la communauté.

Paschal Grousset (1844-1909) est plus connu sous le pseudonyme d'André Laurie⁶. Opposant à Napoléon III, il connaît

5 Le texte est présenté comme étant extrait d'un ouvrage intitulé *Scènes phalanstériennes* annoncé à paraître et qui semble n'avoir jamais été publié.

6 André Laurie, *Les Exilés de la Terre*, collection ArchéoSF, éditions Publie.net, 2015.



plusieurs fois la prison. Communard, il est condamné à la déportation en Nouvelle-Calédonie. Il s'évade en 1874 et rentre en France en 1880 à la faveur de la loi d'amnistie. Il est élu député socialiste de 1893 à sa mort. Il incarne un courant que l'on pourrait qualifier de patriote-socialiste. Si sa carrière littéraire, notamment chez Hetzel, l'éditeur de Jules Verne, ne commence véritablement qu'après son retour d'exil, il a écrit dès 1869 une anticipation à court terme d'inspiration socialiste : *Le Rêve d'un irréconciliable*, dans laquelle on rencontre la plupart des Républicains opposants à Napoléon III comme Auguste Blanqui, Léon Gambetta ou Henri Rochefort.

À l'instar de Paschal Grousset, Louise Michel (1830-1905), surnommée la « vierge rouge », est une figure de la Commune de Paris (1871). Comme lui, elle est déportée en Nouvelle-Calédonie. C'est sur la lointaine île qu'elle se convertit à l'anarchisme. Féministe, libertaire, elle mène sans cesse des actions, écrit, donne des conférences et est régulièrement condamnée à des peines de prison, comme en 1883 après le pillage de boulangeries suite à une manifestation menée avec Émile Pouget. Louise Michel a écrit plusieurs anticipations qui devaient être rassemblées dans une « série rouge » en six volumes dont seulement trois furent publiés⁷. *L'Ère nouvelle*⁸ (1887) annonce un avenir radieux dans une société régie par les principes du socialisme libertaire.

Le Breton Olivier Souëtre (1831-1896) a lui aussi participé à la Commune de Paris. Chansonnier, il a écrit de nombreuses chansons anarchistes dont *La Marianne* (1883) qui aura un

7 Louise Michel, *Trois romans, Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, Presses universitaires de Lyon, 2013.

8 Trente ans auparavant, Joseph Déjacque expose les principes libertaires dans *L'Humanosphère. Utopie anarchique* (1857).



immense succès et sera un temps le chant du parti socialiste belge. C'est en 1892 qu'il publie *La Cité de l'égalité*, une anticipation se déroulant en 1930 dans un Paris qui reflète une société idéale, au cœur d'une France entièrement devenue communale, où les femmes et les hommes sont égaux, les troupes allemandes et françaises ayant fraternisé.

Émile Pouget est un anarcho-syndicaliste, fondateur de différents journaux libertaires comme *Le Père Peinard* (1889). Il connaît plusieurs fois la prison et l'exil. Il défend la tendance révolutionnaire au sein de la Confédération Générale du Travail (CGT) dans laquelle il est l'artisan de l'adoption des revendications pour la journée de huit heures et signe avec Victor Griffuelhes la motion conduisant à la Charte d'Amiens (1906) qui marque le triomphe du courant du syndicalisme révolutionnaire. On doit à Émile Pouget, en collaboration avec Émile Pataud, le roman d'anticipation sociale *Comment nous ferons la révolution* (1909). L'article de fiction *Que nous réserve la révolution de demain ?* (1909) décrit le déroulement du processus révolutionnaire et la société idéale qui en découlera.

Si ces anticipations sont essentiellement utopiques, elles ne se limitent pas pour autant aux aspects politiques et sociaux. Elles présentent aussi des avancées scientifiques et techniques : chez Louis Desnoyers la maîtrise de la navigation aérienne permet un service réguliers de navires aériens entre Paris et New-York ; chez Barthélémy Enfantin le français est devenu la langue universelle ; dans le phalanstère de Victor Hennequin les journaux sont richement illustrés et l'on utilise le « chemin atmosphérique » pour se déplacer ; Olivier Souëtre évoque un procédé nouveau permettant d'extraire une « eau de Seine clarifiée » ; Louise Michel répond à cette question : « Pour qui seraient donc les découvertes, les sciences, pour qui seraient donc les



machines, si ce n'est pour créer le bonheur de tous en même temps que multiplier les forces vivifiantes ? » ; enfin, pour défendre la Révolution menacée par les armées étrangères, Émile Pouget suggère l'utilisation des ondes hertziennes provoquant la « déflagration de matières explosives », le bombardement chimique et l'usage d'armes bactériologiques.

Les sciences et les techniques participent à l'âge d'or qui se dessine, à l'émancipation des êtres humains et à la libération des travailleurs.

Si ces utopies ne se sont pas (encore) réalisées, elles participent à une espérance. Loin des critiques d'irréalisme, de rêverie inutile voire de ferment des totalitarismes, le philosophe libertaire Michel Abensour voit dans l'utopie une dynamique profonde : « il faut envisager l'utopie comme une expérience au sens fort du terme, qui instaure un nouveau rapport au monde, aux autres, à soi⁹. » Elle est le refus du fatalisme et, comme l'affirme Ernst Bloch : « L'utopie n'est pas la fuite vers l'irréel, c'est l'exploration des possibilités objectives du réel et la lutte pour leur concrétisation. »

Anticiper la Révolution ce n'est pas simplement la rêver, c'est la rendre envisageable, désirable et réalisable.

9 « Persistance de l'utopie », entretien (réalisé par Sophie Wahnich) avec Michel Abensour, Revue *Vacarme* n°53, automne 2010.



Paris révolutionné

LOUIS DESNOYERS



in *Paris révolutionnaire*, volume 4, Guillemain,
libraire-éditeur, 1834

*Quantum mutatus ab illo*¹ !...

VIRGILE

..... Je me voyais transporté comme par enchantement au milieu d'une cité immense.

C'était grand comme Londres, régulier comme Pétersbourg, luisant et sain comme une ville flamande, monumenté comme Rome, splendide comme l'antique Babylone, et plein d'animation comme Paris moderne.

Quelle était cette ville où je venais d'éclorre, pour ainsi dire, tant il m'était impossible d'y rattacher ma présence à aucun acte de locomotion ? Quelle était cette ville où mon costume ne pouvait être que celui d'un étranger, et cependant où, de la bouche même d'ouvriers qui passaient, j'entendais un français plus pur, plus élégant, plus gracieusement accentué, que le français dont il me restait comme un vague souvenir d'avoir été victime, quelques minutes auparavant, à une séance de l'Académie ?

Quelle était cette ville dont le merveilleux ensemble ne ressemblait à rien de ce que j'avais vu, tandis que dans certains détails je retrouvais assurément quelque chose de la physionomie de notre Paris actuel ?

Figurez vous une belle personne qu'on a pu voir enfant et qu'on retrouve jeune femme. Quel est le nom de cette jeune femme ? Quel est le nom de cette belle cité ? Où suis-je enfin ?

Mon esprit se confondait en mille conjectures.

Je marchai bien longtemps dans toutes les directions, sans rien trouver qui me révélât le mot de cette énigme. Chaque pas au contraire augmentait mon incertitude.

1 [Combien différent de ce qu'il était !]



Et par exemple, cet amas de pierres, l'un des plus inutiles, mais l'un des plus beaux que des hommes eussent eu jamais la sublime sottise d'entasser ; cette carrière aérienne, ce triple pont que la vanité guerrière avait jeté à l'entrée de la ville, et sous les arches gigantesques duquel coulait à flots pressés un fleuve de piétons, de cavaliers, d'équipages, de chaises de poste, qui s'en allaient grossir l'océan de l'intérieur ; c'était bien, selon toute apparence, l'arc-de-triomphe de l'Étoile ; mais cet arc était complètement achevé. Comment croire à l'identité ?

Ces longues et poudreuses allées, c'étaient bien nos Champs-Élysées ; ce dôme aux reflets d'or, ce pont aux statues géantes, ce frontispice de temple grec, ces deux palais jumeaux, cette place, cet obélisque, cette rue toute pareille à notre rue Rivoli, et cette colonne de bronze, et ce jardin peuplé de marbre, et cette église aux mille colonnes ; tout cela, toutes ces merveilles accumulées en un si petit espace, c'était bien cette entrée de capitale, la plus magnifique qui soit dans le monde ; c'était bien là cette incomparable avenue de luxe, de richesse et de chefs-d'œuvre, par quoi l'on pénètre, de ce côté, dans les misères, dans les cloaques de l'intérieur ; admirable préface de ville, qui, comme tant d'autres préfaces contemporaines, vaut mille fois mieux que le corps de l'ouvrage !

Mais ici même, que de différences ! Cette rue était sombre de vétusté ; cet obélisque n'étalait plus ses lambeaux de toile peinte ; ces statues paraissaient amoindries ; cette Madeleine s'était convertie en Gloire ; que vous dirai-je ? ce pavillon des Tuileries, au fond duquel, pendant tant de siècles, s'engloutirent les épargnes populaires, ce pavillon vorace continuait bien aussi de déployer, de chaque côté de ses flancs, ses ailes longues et noirâtres, comme un immense vautour qui va prendre son vol ; mais quel changement tout à l'entour ! et quel changement surtout dans ses vastes entrailles ! Plus de soldatesque au dehors, plus de valetaille au-dedans ! Des courtisans nulle part, et du



peuple partout ! La foule y pénétrait avec un sans-gêne qui me parut fabuleux, à le comparer à mes souvenirs les plus récents. Je la suivis machinalement ; mais si je pouvais voir en elle les grenouilles de la fable, je ne vis point là de soliveau. Ces salons, tout dorés encore, étaient changés en une sorte de bazar où venaient s'étaler, de tous les coins du pays, je n'ose dire de la France, les produits annuels de l'industrie nationale. Le luxe y conservait une place, mais une place bornée à l'indispensable. Il était aisé de voir qu'une forte impulsion d'utilité avait été donnée, je ne savais comment, à toutes les variétés de cette industrie. Pour une élégante voiture destinée à bercer plus mollement l'opulence, vous y trouviez vingt espèces de charrues ; pour un objet de pur agrément, vingt machines destinées à ménager les sueurs de l'artisan et à les rendre plus productives ; pour un tissu de petite-maîtresse, pour un joujou de dandy, pour une brillante fadaise, vingt sortes d'étoffes aussi bonnes que belles, vingt améliorations de la vie domestique, vingt découvertes d'une louable commodité. Ajoutez que c'était à peine si l'on rencontrait çà et là quelque une de ces sottises inventions, quelque une de ces lubies dont le moindre défaut est d'être inapplicables, comme il en paraissait tant dans nos expositions à nous, et qui ne prouvent qu'une chose : c'est à savoir jusqu'à quel point de dévergondement et de futilité peut aller l'une des plus utiles facultés de l'homme, l'imagination, lorsque l'égoïsme est son unique instinct, lorsque le but d'une rapide fortune est le seul appât qui la tente, lorsque enfin elle se jette sans frein moral à travers l'infinie région de ces impossibilités qui sont comme la folie des hommes raisonnables.

Le bon marché de la plupart des objets exposés ne m'étonna pas moins que leur nombre et leur excellence. C'était bien là le confortable descendu à la portée de toutes les classes. Le bien-être général avait naturellement profité de tout ce qu'avait perdu le luxe de quelques uns. Or, l'intelligence humaine n'eût



pu enfanter seule de semblables résultats ; les capitaux avaient dû la suivre sympathiquement dans cette voie de l'utile et féconder ses inspirations. On pouvait donc parier à coup sûr que, s'il y avait encore une Bourse chez un peuple ainsi dirigé, le trois-six et le colza devaient y jouir d'une importance tout autre que celle du cinq-pour-cent ou des rentes espagnoles.

Quoi qu'il en soit, je vous le dis en toute vérité, les expositions analogues dont j'avais été témoin jusque alors, et qui pourtant m'avaient semblé déjà si belles, surtout dans la partie officielle du *Moniteur*, tout cela n'était qu'une boutique de friperie, en comparaison de la solennité industrielle qui se déroulait si magnifiquement sous mes yeux.

Mais je n'étais pas à bout d'admiration. L'aile gauche du Louvre (si toutefois c'était le Louvre) avait été achevée. Cette place, parfaite image du Carrousel, était totalement libre, et un monument de marbre noir s'élevait majestueusement du milieu de son immensité, en mémoire de la dernière révolution. J'ignore quel pouvait être le numéro de celle-là.

« Mais, mon Dieu ! m'écriai-je, si c'est bien là Paris, comment toutes ces merveilles ?... J'ai beau fouiller dans mes souvenirs : ce que j'y trouve de plus récent, c'est que la nuit dernière, tout cela n'était pas encore ; c'est qu'au lieu de monument on ne voyait ici que des guérites ; c'est qu'enfin ce palais n'était illuminé que pour des fêtes royales ! Où donc est maintenant le locataire de ce palais ?... Que si, au contraire, cette ville n'est point Paris, quelle est donc cette ville ? »

Ainsi pensais-je en m'éloignant de cette place, qui ressemblait tout à la fois, et si bien et si mal, au Carrousel dont j'avais souvenance.

D'autres surprises m'attendaient.

Je ne remarquai point de monuments nouveaux ; mais tous ceux que j'avais vu commencer et interrompre, tous ceux qui, la veille encore, attendaient leur première ou leur dernière pierre,



tous avaient été achevés, et recevaient, ainsi que la plupart de leurs aînés, une plus utile destination. Les prisons, par exemple, étaient devenues des bibliothèques populaires ou des écoles industrielles ; les somptueuses écuries de la Couronne s'étaient transformées en hospices où l'artisan infirme avait enfin déposé le cheval bien portant. Chacun son tour ; le tour du cheval semblait passé.

L'antique et puante Cité avait fait place à un quartier sainement bâti, qu'embellissait un beau jardin public.

D'autres jardins, plus ou moins grands, avaient été plantés de distance en distance, de manière à ce que l'habitant de chaque arrondissement eût là, tout près de sa demeure, pour ses moments de repos ou de convalescence, un peu d'air, de soleil ou d'ombre, et ne fût plus forcé de faire d'abord un long voyage pour être à même de se promener ensuite.

Je cherchai vainement aussi tous ces quartiers vermineux qui couvraient, aux trois quarts, la surface de l'ancienne ville, comme une lèpre réputée incurable. Je ne vis partout, dans les faubourgs non plus qu'à l'intérieur, que de belles maisons neuves, où se trouvaient réunies toutes les conditions de sécurité, de bien-être et de salubrité. D'abondantes fontaines en purifiaient les cours ; de suffisants trottoirs les bordaient à l'extérieur, et de larges rues séparaient leurs élégantes boutiques. Car de larges rues avaient été percées dans tous les sens et remplaçaient les immondes ruelles de l'autre ville.

Ces rues, parfaitement assainies d'ailleurs par l'eau des bornes-fontaines qui en baignait incessamment le milieu, étaient remplies d'une population moins horriblement bigarrée que l'ancienne. Les costumes, les professions, les moyens de transport, étaient loin sans doute d'y présenter l'impossible spectacle d'une parfaite égalité de fortune ; on y voyait ce même tohu-bohu de voitures de toute sorte, ce même croisement d'élégants équipages et de grossiers chariots, de fringants tilburys et



de lourdes charrettes, de riches chevaux et de pauvres piétons ; ce même mélange inévitable de luxe, d'utilité et de médiocre sort ; mais tout cela dans des proportions moins discordantes. La misère n'y traînait ses haillons nulle part ; le carrosse du corrompu n'y heurtait plus à chaque pas la hotte puante du chiffonnier, cet autre carrosse de la pourriture ; le mendiant en gants blancs n'y éclaboussait plus le mendiant aux pieds nus ; en un mot l'âme n'y était pas attristée sans cesse par la présence simultanée de ces poignants contrastes qui font douter du ciel et de l'enfer.

Ce qui me frappait surtout dans ce vivant panorama, c'était l'air sérieusement empressé des passants. Très peu d'oisifs, et point de paresseux ; point de ces flâneries à regarder couler l'eau ; point de ces badauderies de boulevards ; point de ces stationnements sur les places, autour des gobelets d'un jongleur ; point de ces petites pertes de temps, qui font des mois au bout de l'année. Il était évident qu'un but utile appelait tout ce monde. C'était bien. Ne me parlez pas de ces cités où l'homme ne s'éveille jamais complètement, où sa marche en plein jour est une marche de somnambule. Trop de hâte est un excès sans doute ; mais j'aime mieux le voir courir que le voir se traîner. La fièvre, au pis-aller, vaut mieux que la léthargie. Il en est d'une cité comme du corps humain. Ces rues qui la sillonnent dans toutes les directions, ce sont les veines de cette cité ; et ce monde qui s'y meut, c'est le sang de ces veines : plus ce monde y sera stagnant et lourd, plus la cité sera souffrante ; plus ce monde y circulera rapide, plus la cité deviendra florissante.

Un autre caractère qui ne put m'échapper, ce fut l'air de force et de bonne mine qui distinguait généralement cette mobile population. Ce n'était pas là, grand Dieu ! cette foule chétive et malade, cette tourbe de fantômes enfants, de squelettes mâles et femelles, cette race de demi-vivants qui peuplaient si fantastiquement les quartiers méphitiques du Paris de mes souvenirs !

